

## Nouvelles pratiques sociales



Lionel-Henri Groulx, *Le travail social. Analyse et évolution, débats et enjeux*, Montréal, Agence d'Arc, 1993, 297 p.

Jean-Pierre Deslauriers

Volume 7, numéro 2, automne 1994

La recherche sociale et le renouvellement des pratiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301296ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301296ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deslauriers, J.-P. (1994). Compte rendu de [Lionel-Henri Groulx, *Le travail social. Analyse et évolution, débats et enjeux*, Montréal, Agence d'Arc, 1993, 297 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 7(2), 277–279. <https://doi.org/10.7202/301296ar>



# Les comptes rendus

---

## Le travail social. Analyse et évolution, débats et enjeux

Lionel-Henri GROULX  
*Montréal, Agence d'Arc,*  
1993, 297 p.

L'auteur de ce livre a voulu retracer l'histoire du travail social à partir des conflits d'orientation qui ont marqué son évolution. Comme il annonce dans les premières lignes de l'introduction, il entend présenter

[...] une lecture critique de l'évolution [du travail social] de sa signification et de sa portée à partir des débats qui l'ont marqué à chacune des périodes. Cette approche des débats s'est imposée en cours d'analyse. Plutôt que de retrouver, comme plusieurs, dans l'étude du travail social un processus homogène soit de déprofessionnalisation, j'y ai découvert un champ conflictuel à tous les moments et lieux de son développement (p. 7).

Fort bien, me suis-je dit en commençant à lire ce livre : rapporter l'évolution du travail social à partir des discontinuités plutôt que d'une trame homogénéisante, voilà un procédé très intéressant qui donnera à voir d'autres facettes de cette activité professionnelle. Et pourtant, à mesure que j'avais dans ma lecture, je me suis senti tirillé entre l'intérêt suscité par cet ouvrage et un certain agacement dont j'avais peine à identifier la source.

La première raison est que l'auteur oscille, me semble-t-il, entre l'évolution de deux formes de travail social. Tout d'abord, la première partie traite surtout de ce que Yves Vaillancourt appelle « le travail social au sens restreint » : il s'agit ici du travail social qui essaie de se frayer un chemin au travers des autres disciplines universitaires et des autres professions concurrentes. Toutefois, dès les années 60, mais surtout à la fin des années 70, surgit le travail social au sens large : ce terme désigne la pratique sociale développée dans ce qu'il est convenu d'appeler le « secteur communautaire » et qui consiste en un ensemble de services dispensés par des groupes communautaires pour répondre à de nouveaux besoins.

Il est évident que ces deux types de travail social sont en lien l'un avec l'autre : le travail social disciplinaire s'est inspiré de pratiques qui lui étaient étrangères au début, comme en témoigne la fine analyse que l'auteur fait de l'intervention féministe. En retour, le travail social a aussi eu une influence sur le secteur communautaire, non seulement dans le domaine de l'organisation communautaire mais aussi dans celui des services personnels qui constituent, ne l'oublions pas, sa principale activité. Or, l'auteur passe allègrement d'un univers à l'autre sans prévenir le lecteur et sans signaler la frontière qui les sépare.

Par exemple, l'animation sociale urbaine et rurale, illustrée par les comités de citoyens et les opérations dignité, n'a eu que peu de prise sur le travail social des années 60. En règle générale, le travail social de ces années-là se souciait davantage de sa professionnalisation et de sa reconnaissance que des mouvements sociaux. De plus, si l'enseignement continue de présenter les trois modèles d'intervention (personnelle, groupale et communautaire) sur le même pied, il n'en va pas de même dans la pratique où intervention personnelle et communautaire se séparent comme l'eau et l'huile : sans se brouiller, chacun prend sagement sa place. Comme la très grande majorité des praticiennes travaillent en intervention personnelle, la pratique du travail social a eu de la difficulté à intégrer l'organisation communautaire. De ce point de vue, il me semble très discutable de prendre comme point de repère des années 60 la place que prend la question du communautaire et de l'animation sociale en travail social : tout cela viendra plus tard.

Par contre, il n'en va pas de même dans les années 70 où les liens ont été plus nombreux : dans la formation, les lieux de stage se sont diversifiés et les étudiants se sont retrouvés dans des lieux de pratique très différents de ce qu'ils étaient dix ans avant. De plus, le mouvement social en général s'est retrouvé plus vivant, plus diversifié, plus fort que dans les années 60 : outre le mouvement de protection, on a vu apparaître les mouvements écologistes, pacifistes, de même que le renouvellement d'une frange du mouvement coopératif. Or, l'auteur délaisse ce filon de côté pour étudier la recherche dans les universités et analyser le discours sur la pratique. Il est vrai que la critique du modèle professionnel se développe dans les années 70 de même que la recherche en travail social. Par contre, il est deux politiques sociales beaucoup plus importantes et qui distinguent cette période : la réforme des services de santé et des services sociaux, mise en place à la suite des travaux de la commission d'enquête Castonguay-Nepveu, et la *Loi sur la protection de la jeunesse*. L'auteur aborde la question de l'État dans les derniers chapitres, mais l'étude de ces facteurs aurait mérité un plus ample développement.

Par contre, l'auteur aborde un sujet auquel il ne confère pas l'attention voulue, soit la question du sexisme et du féminisme en travail social. À ma connaissance, il est un des rares à s'être aventuré sur ce terrain, et c'est là que réside son originalité. Je regrette cependant qu'il ait étudié la place des femmes dans

la formation à partir de sa seule université d'appartenance. Évidemment, parti pris n'est pas fausseté. Cependant, le portrait qu'il dresse est incomplet : il n'est pas évident que la question du féminisme se soit posée de la même manière dans ces différentes universités, ni que la formation y ait été formulée de façon semblable.

De plus, il est regrettable qu'il passe sous silence la contribution des autres unités de formation universitaire en travail social. Comment ne pas se rappeler de la fondation du Département de service social de l'Université de Sherbrooke ni de l'espoir, la curiosité et l'attrait que son programme a suscités à la fin des années 60 et au début des années 70 ? Il s'agissait d'un programme qui proposait des idées neuves, tant en ce qui concernait la formation des étudiants que les liens que le travail social devait établir avec les mouvements sociaux. L'auteur néglige aussi l'influence qu'a exercée l'École de service social de l'Université Laval pendant toutes ces années, et pas seulement dans la région de Québec, et aucune mention n'est faite de la contribution notable du Département de travail social de l'Université du Québec à Montréal dans la reconceptualisation de la discipline. Enfin, pour conclure avec les années 80 et 90, j'aurais aimé que l'auteur donne la place qui revient au mouvement communautaire qui est d'une force telle que l'État s'est senti obligé de le reconnaître.

Cela dit, et malgré ces réserves, j'ai apprécié ce livre, en particulier pour les nuances de l'auteur et la prudence de son jugement, sa façon d'émettre des hypothèses et d'avancer des explications. Les typologies qu'il construit aident à éclaircir le débat : je relève, entre autres, celles portant sur les modèles d'action de l'animation sociale, les types de conscience populaire, les modèles de services sociaux, les orientations épistémologiques en travail social. Si l'histoire du travail social reste à écrire, cet ouvrage constitue certes une pièce de valeur à verser au dossier.

*Jean-Pierre DESLAURIERS*  
*Département de travail social*  
*Université du Québec à Hull*